

Dirigée par
François-Xavier Amherdt
et Salvatore Loiero

Das Prinzip Barmherzig- keit und die Theologie Le principe miséricorde et la théologie

Interdisziplinärer Studententag der Theologischen
Fakultäten von Fribourg und Salzburg /
Colloque interdisciplinaire des Facultés de
théologie de Fribourg et de Salzburg

Salvatore Loiero
François-Xavier Amherdt
(Hg./éds.)



Théologie Pratique en Dialogue
Praktische Theologie im Dialog

Collection fondée par Leo Karrer
Dirigée par
François-Xavier Amherdt et Salvatore Loiero

Volume 56

Salvatore Loiero,
François-Xavier Amherdt (Hg./éds.)

Das Prinzip Barmherzigkeit
und die Theologie
Le principe miséricorde
et la théologie

Interdisziplinärer Studententag der
Theologischen Fakultäten von Fribourg und Salzburg

Colloque interdisciplinaire des
Facultés de théologie de Fribourg et de Salzburg



MIX
Papier aus verantwortungsvollen Quellen
FSC® C083411

Information bibliographique de la Deutsche Nationalbibliothek

La Deutsche Nationalbibliothek a répertorié cette publication dans la Deutsche Nationalbibliografie; les données bibliographiques détaillées peuvent être consultées sur Internet à l'adresse <http://dnb.dnb.de>.

© 2021 Schwabe Verlag, Schwabe Verlagsgruppe AG, Basel, Schweiz

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur. L'œuvre ne peut être reproduite de façon intégrale ou partielle, sous aucune forme, sans une autorisation écrite de la maison d'édition, ni traitée électroniquement, ni photocopiée, ni rendue accessible ou diffusée.

Conception de la couverture: icona basel gmbh, Basel

Impression: CPI books GmbH, Leck

Printed in Germany

ISBN Livre imprimé 978-3-7965-4257-2

ISBN eBook (PDF) 978-3-7965-4307-4

DOI 10.24894/978-3-7965-4307-4

Le-book est identique à la version imprimée et permet la recherche plein texte. En outre, la table des matières et les titres sont reliés par des hyperliens.

rights@schwabe.ch

www.schwabe.ch

Inhaltsverzeichnis – table des matières

Vorwort – Avant-propos.....7

Joachim Negel

Eine andere Barmherzigkeit

Überlegungen zur inneren Dialektik des christlichen Erlösungsgeschehens9

Werner Wolbert

Barmherzigkeitsfallen

Über Barmherzigkeit und den falschen Schein von Barmherzigkeit35

Kristin De Troyer

«Damit sie mit ihnen Erbarmen haben ...»

Wer hat Erbarmen mit wem?65

Thomas Schumacher

Das Motiv Barmherzigkeit im Neuen Testament

Eine Bestandsaufnahme75

François-Xavier Amherdt

Le « principe miséricorde » en théologie spirituelle et pastorale

S’ouvrir à la grâce91

Anton A. Bucher

Barmherzigkeit: Ein religionspädagogisches Stiefkind?.....107

Salvatore Loiero

«Mein Recht will ich, nicht Almosen»

Vom christlich-katholischen «Und» als «Preis»

praktischer Barmherzigkeit.....121

Hureyre Kam

Die asymmetrische Waage Gottes

Die Barmherzigkeit Gottes im Spannungsfeld zwischen seiner

Omnipotenz und Gerechtigkeit 139

Martin Klöckener

«Durch die barmherzige Liebe unseres Gottes ...»

Die Rede von der Barmherzigkeit Gottes in der Liturgie 157

Mariano Delgado

Bartolomé de Las Casas

Un prophète de la justice et de la miséricorde,

et une pierre d’achoppement..... 181

Autoren – auteurs 209

Bartolomé de Las Casas

Un prophète de la justice et de la miséricorde, et une pierre d'achoppement*

Mariano Delgado

Bartolomé de Las Casas (1484-1566), dominicain et évêque, « un honneur pour le genre humain » pour la Chilienne Gabriela Mistral, Prix Nobel de littérature,¹ a rédigé le premier traité de missiologie et la première ethnologie comparative religieuse et interculturelle de la modernité ainsi que des œuvres sur l'histoire et le droit des peuples, des mémorandums et des lettres. Il y a traité pratiquement toutes les questions suscitées par la première mondialisation à l'époque des grandes découvertes. Il a défendu l'évangélisation pacifique, l'unité du genre humain, les droits des peuples indiens, mais aussi la dignité et la cohérence de leurs religions et cultures. Pour Bartolomé de Las Casas, le christianisme constituait, face à l'imbrication entre mission et colonialisme, la religion du Bon Pasteur, qui est venu pour que tous, en particulier les pauvres, « aient la vie et l'aient en abondance » (Jn 10,10). Il aimait la vérité, éprouvait de la compassion et de la miséricorde face à la souffrance d'autrui et avait faim et soif de justice. Un chrétien comme lui est notre contemporain au moment de la seconde mondialisation.

* Les textes de Las Casas sont cités, quand ils sont disponibles en français, selon les ouvrages suivants : Bartolomé de Las Casas, *De l'unique manière d'évangéliser le monde entier*, [extraits traduits et présentés par] Marianne Mahn-Lot, Paris : Cerf, 1990 (abréviation : *Unique manière*) ; *Histoire des Indes*, 3 vols., traduit de l'espagnol par Jean-Pierre Clément et Jean-Marie Saint-Lu, Paris : Seuil, 2002 (abréviation : *HI*, avec indications de volume et de page) ; *Très brève relation de la destruction des Indes, suivi de : Les trente propositions très juridiques*, Paris : Mouton, 1974 (abréviation : *Destruction*) ; *Une plume à la force d'un glaive. Lettres choisies*, traductions, commentaires et notes par Charles Gillen, Paris : Cerf, 1996 (abréviation : *Plume*) ; *La controverse entre Las Casas et Sepúlveda*, introduit, traduit et annoté par Nestor Capdevila, Paris : Vrin, 2007 (abréviation : *Controverse*). D'autres citations de Las Casas suivent l'édition complète espagnol-latin : *Obras completas*, éd. Paulino Castañeda, Madrid : Alianza Editorial, 1988-1998 (abréviation : *OC*, avec indications de volume et de page).

¹ Gabriela Mistral, *Escritos políticos*, México : Fondo de Cultura Económica, 1994, 19.

Las Casas éprouvait une inquiétude morale face à l'injustice et la souffrance qui frappaient les plus vulnérables, et il considérait l'Église comme « la gardienne de la justice qui ne tolère aucune injustice ni en son sein ni ailleurs ». ² Son « indignation », dans la ligne de celle des frères prêcheurs de l'Avent 1511 dans la petite église de Saint-Domingue, fait partie des événements de l'histoire de l'humanité que nous devrions toujours garder vivants dans notre mémoire collective. Elle nous montre qu'un christianisme prophétique est l'une des racines spirituelles irrécusables de notre civilisation. Cette inquiétude morale doit s'approfondir justement aujourd'hui parmi les chrétiens qui ont à témoigner du programme messianique du Christ dans la synagogue de Nazareth (cf. Lc 4,18 s.) :

« Conformément aux paroles de l'ancienne prophétie d'Isaïe, ce programme consistait dans la révélation de l'amour miséricordieux envers les pauvres, ceux qui souffrent, les prisonniers, envers les aveugles, les opprimés et les pécheurs » (*Dives in misericordia* 8).

Bartolomé de Las Casas est devenu une figure importante de l'histoire de l'Église et de l'humanité, de l'histoire de la littérature et de l'art. Mais Las Casas, qui se définissait – notez l'ordre – comme « chrétien, dominicain, évêque et espagnol », ³ est avant tout un « prophète » au sens biblique du terme, c'est-à-dire un homme appelé par Dieu qui – face à l'injustice qui est la cause de la souffrance et de la misère d'autrui – rappelle obstinément à ses contemporains les exigences de la Parole de Dieu, que ce soit à temps et à contretemps. Beaucoup de ces témoins ont été officiellement reconnus et canonisés par l'Église, d'autres par contre sont couverts du manteau de la diffamation jusqu'à aujourd'hui ; ils sont toujours en attente de ce que nous ayons le courage de retirer ce manteau et d'intégrer leur témoignage inconfortable dans la tradition prophétique de l'Église.

Conversion et spiritualité

Né à Séville

De l'enfance et de la jeunesse de Bartolomé de Las Casas (1484-1566), nous ne savons pas beaucoup. Que faisait-il et où vivait-il avant d'arriver à Saint-Domingue en 1502 ? On pense aujourd'hui qu'il est né en 1484 (et non pas en 1474) à Séville, probablement le jour de la Saint-Martin (11 novembre). Il avait donc 9

² OC XII, 166.

³ OC IX, 72.

ans quand il a vu les Indiens et les oiseaux exotiques que Christophe Colomb ramena de son premier voyage ; et il avait 18 ans quand il a pris le bateau pour le Nouveau Monde pour recueillir à l'Île Espagnole l'héritage de son père qui, en 1493, accompagné d'un frère lors du second voyage de Colomb, y avait cherché fortune. Las Casas écrira plus tard, en parlant de l'année 1493, qu'il avait vu à Séville beaucoup de choses nouvelles, « qu'on n'avait jamais vues ou entendues en Espagne ». ⁴

Séville était le port de départ et de destination dans les premières décennies de la découverte, la conquête et l'évangélisation du Nouveau Monde. On peut donc supposer que le jeune Bartolomé a vu partir et amarrer les navires ; que lui aussi rêvait du Nouveau Monde – en particulier après que son père lui eut ramené en 1499 un jeune Indien comme cadeau. Avec les autres esclaves embarqués par Christophe Colomb, celui-ci fut ramené dans les Caraïbes sur ordre de la reine Isabelle. Mais nous pouvons voir dans cette relation du jeune Bartolomé avec un Indien le début de son empathie pour les peuples du Nouveau Monde.

Certains auteurs le disent, avec une connotation péjorative, « autodidacte ». En fait, nous savons très peu sur ses études avant son entrée dans l'Ordre des Prêcheurs en 1522. L'essentiel est qu'il excellera par sa connaissance du latin (il écrit fréquemment l'espagnol avec la syntaxe latine) et des deux droits, par sa culture humaniste et le bon sens avec lequel il répond aux questions suscitées par l'expansion espagnole. Ainsi que l'a noté le franciscain Jérónimo de Mendieta à la fin du XVI^e siècle, Las Casas a défendu les Indiens « avec toutes sortes de justifications basées sur le droit divin ou humain, comme il se doit pour un homme savant et versé dans toutes les bonnes sciences ». ⁵ Il n'est pas exclu qu'il eût étudié le droit canonique (à Seville, à Rome, à Salamanca, à Valladolid ?), soit avant 1502, entre 1506-1509 ou entre 1517-1520. À son époque, il fut appelé « licencié en droit », même par ses adversaires. ⁶

Las Casas a grandi dans une Espagne qui, depuis la conquête de Grenade et la découverte du Nouveau Monde (1492), avait son centre de gravité dans le sud et était ouverte sur l'Atlantique. L'axe de l'histoire avait tourné par une sorte de

⁴ OC IV, 829.

⁵ Jérónimo de Mendieta, *Historia eclesiástica indiana*. 2 vols., éd. Francisco Solano y Pérez-Lila, Madrid : Atlas, 1973 (Biblioteca de autores españoles 260-261), vol. 2, 13.

⁶ Cf. Isacio Pérez Fernández (éd), *El anónimo de Yucay frete a Bartolomé de Las Casas. Edición crítica del Parecer de Yucay (1571)*, Cuzco : Centro de Estudios Regionales Andinos, 1995, 115.

providence divine, et l'Espagne était désormais appelée à prendre les choses en main ... et elle y était prête ! Après les événements de 1492 on pensait qu'une *translatio imperii*, un transfert de souveraineté à l'Espagne par la grâce de Dieu, avait eu lieu *de facto*. Qu'il suffise de citer ici un témoignage de l'humaniste Antonio de Nebrija (1442-1522), chroniqueur de Ferdinand le Catholique, datant de 1499 :

« Suivant le mouvement du ciel tous les royaumes et monarchies ont commencé à l'est et ont migré, en passant par l'Inde et les Assyriens, la Grèce et l'Italie, vers l'ouest où ils se sont arrêtés. »⁷

Nebrija ne disait pas cela par hasard, il réclamait le leadership du monde chrétien pour les Rois catholiques de l'Espagne, ce royaume merveilleux qui représentait d'après lui quelque chose de nouveau n'ayant encore jamais existé. En 1509, il dit expressément que bien que le titre d'empereur fût dans les mains des Allemands, la puissance impériale était *de facto* dans les mains des rois d'Espagne qui, étant devenus les maîtres d'une grande partie de l'Italie et des îles de la Méditerranée, se préparaient à porter la guerre en Afrique et qui, en faisant naviguer leurs flottes vers l'ouest en suivant le mouvement du ciel, auraient déjà atteint les îles qui touchaient l'Inde, donc le « Nouveau Monde ». ⁸ C'est dans cette Espagne impériale et en même temps égalitaire que grandissait Las Casas et qu'il nourrissait ses rêves de jeunesse avant de s'embarquer pour le Nouveau Monde, dans ce pays où, selon la devise *Plus ultra*, tout semblait possible si vous étiez assez courageux, et où chacun, qu'il s'agisse d'un nouvel Agamemnon ou simplement de son porcher, se croyait capable de gouverner le monde.

Un sermon prophétique

Las Casas arriva en 1502 dans le Nouveau Monde pour prendre possession du domaine de son père. Il fut pendant des années prospecteur d'or et *encomendero* (propriétaire d'esclaves), puis, après son ordination en 1507, aumônier des soldats et des colons espagnols, d'abord sur l'Île Espagnole (aujourd'hui : Haïti et République dominicaine) et à partir de 1512 à Cuba, à la conquête de laquelle il avait pris part. A l'âge fatidique de trente ans, il se trouva comme Dante « dans

⁷ Antonio de Nebrija, *Muestra de la historia de las antigüedades de España*, Burgos : Fadrique Biel de Basilea, 1499, Prologue.

⁸ Cf. Juan Gil, *Mitos y utopías del descubrimiento*. Vol. 1: *Colón y su tiempo*, Madrid : Alianza, 1989, 238.

une forêt obscure, égaré hors de la voie droite » (*La Divine Comédie*, chant I). Il avait été baptisé, même ordonné prêtre, et avait, comme il disait, « un cœur compatissant » ;⁹ mais comme tant d'autres chrétiens professionnels il n'était pas converti. Il croyait qu'il croyait et n'avait pourtant pas découvert le centre de la foi, cette unité d'amour de Dieu et d'amour du prochain – pratiquée, et non seulement crue – qui est la base de la loi, des prophètes et du message de Jésus concernant le Royaume de Dieu. Jusqu'alors il ne s'était jamais posé la question cruciale de savoir qui, dans sa vie antillaise où était finalement en jeu son salut éternel, devrait être son prochain : son compagnon de foi et d'ethnie, comme cela paraît évident pour la plupart des gens d'hier et d'aujourd'hui, ou aussi – et même « surtout » – l'étranger, le souffrant, le pauvre, la victime par excellence de tout temps en dehors de ces liens humains, trop humains.

Et pourtant, dans cette forêt obscure, dans la nuit obscure de son âme, lui parvint la lumière du salut, le faisceau lumineux du chaud courant messianique de la tradition prophétique de la Bible. Lui-même nous raconte¹⁰ comment, lors de la préparation d'un sermon pour la Pentecôte 1514 à Cuba, « il se mit à réfléchir sur lui-même à propos de certaines autorités de l'Écriture Sainte » et fut touché irrévocablement par ces paroles du Livre de l'Écclésiastique 34,18 à 22 :

« Sacrifier un bien mal acquis, c'est se moquer, les dons des méchants ne sont pas agréables. Le Très Haut n'agrée pas les offrandes des impies, ce n'est pas pour l'abondance des victimes qu'il pardonne les péchés. C'est immoler le fils en présence de son père que d'offrir un sacrifice avec les biens des pauvres. Une maigre nourriture, c'est la vie des pauvres, les en priver c'est commettre un meurtre. C'est tuer son prochain que de lui ôter sa subsistance, c'est répandre le sang que de priver le salarié de son dû. »

Comme autrefois saint Augustin et saint François, Las Casas compatissant lit maintenant la Bible comme un appel à la conversion qui lui est adressé : Qu'est-ce que cela signifie « pour moi ici et maintenant » ? Alors « il commença à considérer la misère et la servitude dont souffraient ces gens ». ¹¹ Toute expérience de Damas, tout discernement a des antécédents où, durant de longues nuits sans sommeil, l'homme lutte avec le messager de Dieu, comme autrefois Jacob avec l'ange (Gn 32,25-29), jusqu'à ce qu'il sorte finalement du combat marqué par

⁹ HI III, 376.

¹⁰ HI III, 376-377.

¹¹ HI III, 377.

Dieu. Alors l'aube signifie un nouveau départ avec la bénédiction de Dieu : désormais il ne veut plus être « l'homme ancien », mais un homme nouveau. Quelles sont les expériences qui ont conduit Las Casas à entendre ces passages bibliques et d'autres similaires comme un appel direct à sa manière de vivre, passages qu'il avait lus autrefois en tant que chrétien professionnel mais qu'il n'avait pas entendus à l'intérieur de lui-même ? Qu'est-ce qui a fait finalement que le prêtre conformiste et *l'encomendero* soit devenu un prophète franc et intrépide du chaud courant messianique chrétien ? Dans les chapitres à tendance autobiographique de son *Histoire des Indes*, qui ressemblent un peu aux *Confessions* de saint Augustin, Las Casas souligne un fait important : sa réflexion a été éclairée par ce qu'il avait entendu des années auparavant :

« dans l'Île Espagnole, et que prêchaient les religieux de saint Dominique, à savoir que les Espagnols ne pouvaient posséder des Indiens en bonne conscience, et qu'ils ne confesseraient ni n'absoudraient ceux qui en avaient ». ¹²

A Las Casas aussi l'absolution fut refusée par l'un de ces religieux (probablement en 1512 par Domingo de Betanzos ou Pedro de Córdoba) parce qu'il faisait travailler alors des Indiens comme esclaves dans son *encomienda* sur l'Île Espagnole et qu'il ne voulait pas les libérer. Las Casas participa ensuite à la conquête de Cuba en tant qu'aumônier militaire, mais après le refus de l'absolution, la peur pour le salut de son âme ne le quittera plus. En 1512, il part donc de l'Île Espagnole rongé à l'intérieur. Lors de la conquête de Cuba, il commence à voir la réalité du point de vue des victimes. Le terrible massacre de Caonao, auquel il dut assister avec horreur et impuissance, a probablement donné l'impulsion définitive à sa conversion – comparable à ce qu'on appelle aujourd'hui « l'expérience de contraste ». En tant qu'aumônier, Las Casas, qui avait « un cœur compatissant » et une excellente réputation parmi les Indiens, essaya de devancer les intentions de la soldatesque et d'arriver plus tôt qu'elle dans les villages indiens, afin de permettre une conquête pacifique.

Avec ses confidents indiens, il était donc venu à Caonao, avait rassemblé environ 2.000 personnes sur la place et environ 500 autres dans une grande maison communale. Lorsque les soldats arrivèrent, les Indiens étaient assis :

« à croupetons, ce qui est leur habitude, et regardaient bouche bée les juments ... un Espagnol tira soudain son épée, que l'on put croire possédé du démon, et aussitôt

¹² HI III, 377.

les cent autres firent de même, et ils se mirent à éventrer et à transpercer ces brebis et ces agneaux, hommes et femmes, enfants et vieillards, qui étaient assis, sans alarme, en train de regarder, émerveillés, les juments et les Espagnols, et le temps de dire deux Credo il ne resta personne de vivant parmi tous ceux qui se trouvaient là. »

Las Casas note beaucoup d'autres détails de ce massacre, qui a dû laisser une impression durable sur lui, et il ajoute à la fin :

« Le spectacle des blessures de nombre de ces morts, et de ceux qui n'avaient point encore expiré, était un épouvantable crève-cœur ... Je suis témoin de tout ce que je viens de dire, car j'étais présent et je l'ai vu ». ¹³

« Je suis témoin de tout cela » est une expression solennelle des témoignages devant le tribunal, qu'on retrouve constamment et partout dans les ouvrages historiques du XVI^e siècle sur les Indes Occidentales. Pour Las Casas, cependant, il ne s'agit pas seulement de vérité ou de mensonge dans la « querelle des historiens » du XVI^e siècle. Ses témoignages revêtent le caractère d'un acte d'accusation prophétique au nom de Dieu. Plusieurs fois, dans la description des horreurs de la guerre coloniale, il cite Jr 7,11 : « *Moi, en tout cas, je ne suis pas aveugle ! – oracle de Yahvé.* » ¹⁴ La voix du prophète est à tout moment la voix de Dieu.

Les religieux de saint Dominique, auxquels Las Casas fait allusion plus haut, étaient arrivés en septembre 1510 à l'Île Espagnole. Ils faisaient tous partie des frères observants de la province castillane, qui luttèrent depuis 1450 contre la mondanité et voulaient renouveler le charisme originel de l'Ordre. On a écrit à leur sujet qu'ils vivifiaient ce charisme comme cela se faisait « dans les débuts de l'Ordre ». Las Casas lui-même a décrit le zèle de cette première communauté dominicaine dans le Nouveau Monde. D'après lui, non seulement ils observaient scrupuleusement les règles primitives, mais ils en ajoutèrent d'autres pour pouvoir mener une vie encore plus rigoureuse. Entre autres choses, ils décidèrent de ne pas demander des aumônes de pain, de vin ou d'huile tant qu'ils étaient en bonne santé, ¹⁵ ce qui signifiait une renonciation de grande envergure à ces aliments de base. Las Casas note en outre qu'ils observèrent pendant de nombreuses années cette austérité auto-imposée, ce qui permit à la vie religieuse de l'Ordre de saint Dominique de prospérer et de se renouveler.

¹³ HI III, 159-162.

¹⁴ HI III, 484.

¹⁵ OC IV, 1519.

Toute imitation radicale du Christ face à l'injustice se nourrit de la compassion, de la pitié et de la miséricorde pour le sort d'autrui, dont nous devenons consciemment le « prochain ». Les dominicains, formés dans une scolastique (thomiste) réaliste et dans la spiritualité de la compassion, étaient venus à l'Île Espagnole dans l'esprit de stricte observance et d'imitation radicale du Christ, de sorte qu'ils ne mirent pas longtemps à lier les faits (*hecho*) et le droit (*derecho*), c'est-à-dire le droit naturel et positif, mais aussi le droit divin qui fait de tout homme « l'image de Dieu », et à constater leur contradiction. Ainsi ils dévoilèrent le comportement de leurs compatriotes qui étaient « de la plus grande cruauté, sans aucune pitié ni miséricorde ». ¹⁶

Mais la protestation prophétique contre l'injustice doit toujours être préparée et réfléchi à la lumière de la prière. C'est exactement ce que firent les premiers dominicains, comme le raconte Las Casas :

« Déplorant du fond du cœur la perte d'un si grand nombre d'âmes qui, sans que personne s'en souciât et en tint le moindre compte, avaient péri et périssaient chaque heure ; se recommandant fort à Dieu et le suppliant, par des prières, des veilles et un jeûne ininterrompu, de les éclairer afin qu'ils n'errassent point sur un sujet d'une telle importance ... ils décidèrent, après y avoir à plusieurs reprises mûrement réfléchi, de parler de cela publiquement en chaire ». ¹⁷

La prédication prophétique d'Antón Montesino, qui s'en suivit, prononcée au nom de toute la communauté le quatrième dimanche de l'Avent 1511, et dans laquelle il dénonça l'exploitation coloniale impitoyable, défendit la dignité humaine des Indiens et secoua la conscience chrétienne des compatriotes espagnols, fait partie de ces événements qui font date dans l'histoire de l'Eglise et de l'humanité :

« Dites, de quel droit et au nom de quelle justice tenez-vous ces Indiens dans une si cruelle et si horrible servitude ? ... Ces gens ne sont-ils pas des hommes ? N'ont-ils pas une âme rationnelle ? N'êtes-vous pas obligé de les aimer comme vous-mêmes ? » ¹⁸

Comme souvent, l'Évangile devait être prêché d'abord et avant tout « dans l'Eglise ».

¹⁶ HI III, 22.

¹⁷ HI III, 24.

¹⁸ HI III, 26-27.

Montesino se rendra ensuite au nom de la communauté en Espagne pour convaincre le Roi catholique Ferdinand d'être « pitoyable et clément » avec les Indiens ; comme il était « attendri et apitoyé », le roi fit preuve – dit la chronique de Las Casas – « de compassion et d'émotion »¹⁹ face aux choses inhumaines qui se passaient dans le Nouveau Monde et dont il n'était apparemment pas au courant. Le fait que le provincial des dominicains en Espagne, Alonso de Loaysa, se montra indigné et interdit de telles prédications parce qu'il y voyait une remise en cause de la Bulle de concession pontificale de 1493, et que le roi Ferdinand eut une réaction similaire, correspond dans l'histoire du christianisme à la mise hors service ecclésiale de la prophétie. Mais la conscience prophétique :

« qui ébranle la puissance des puissants, redresse le droit des dépossédés, s'assied calmement entre les chaises et ne cesse de troubler la paix de ceux dont la puissance se fait au détriment des droits des autres »²⁰

– cette conscience, une fois réveillée, ne peut plus être réduite au silence.

C'est ici, de cette prédication prophétique provoquée par la pitié et la compassion face à l'injustice, que la législation coloniale espagnole ainsi que la discussion sur la légitimité de la guerre contre les Indiens tirent leur occasion. Avec cette prédication, les dominicains ont rendu au christianisme, qui avait à peine atteint le Nouveau Monde « dans des vases d'argile » (2 Co 4,7), son caractère propre en tant que religion « messianique » des pauvres, de ceux qui sont fatigués et portent de lourds fardeaux, qui ont faim et soif de justice.²¹ Face à l'injustice, ils répandirent une semence prophétique de compassion et de miséricorde qui germera dans le cœur de Bartolomé de Las Casas et portera beaucoup de fruits dans sa vie.

Après sa transformation en un « auditeur de la Parole » miséricordieux lors de la préparation de la prédication pour la Pentecôte en 1514, il renoncera à son *encomienda* et le rendra public lors d'une autre prédication le jour de l'Assomption. Ses longues nuits de lutte avec Dieu (Gn 32,23-33) sont terminées, il a choisi consciemment et sans conditions le chemin messianique de l'inquiétude morale face à l'injustice, il a mis la main à la charrue, le regard tourné vers l'avant

¹⁹ HI III, 41.

²⁰ Joseph Ratzinger, « Das Gewissen in der Zeit », dans : *Über Reinhold Schneider*, éd. Carsten Peter Thiede, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1980, 99-113, 109.

²¹ Pedro Henríquez Uruña, *Las corrientes literarias en la América hispánica*, México : Fondo de Cultura Económica, 1964, 20.

(Lc 9,62) : l'œuvre de vie de l'homme nouveau peut commencer. A la « moitié de sa vie », Las Casas se met debout, court à Saint Domingue où se trouve le dominicain Pedro de Córdoba, son directeur spirituel admiré, et lui jure solennellement, avec son pathos typique d'un Don Quichotte avant la lettre :

« Père, j'essaierai tous les moyens possibles et j'assumerai toutes les épreuves qui se présenteront à moi pour atteindre le but que je me suis fixé, et j'ai espoir que Dieu m'y aidera ; et si je ne l'atteins pas, du moins aurai-je fait ce que je devais faire en tant que chrétien. »²²

Les témoignages que nous ont transmis les premiers franciscains et dominicains de l'Île Espagnole sur Las Casas (1517-1519), ce prêtre séculier qui a œuvré comme défenseur des Indiens à la Cour, montrent que ce n'était pas de la simple rhétorique, mais l'expression d'une vocation prophétique intérieure.

Dans une lettre adressée au roi en 1517, Pedro de Córdoba le décrit comme :

« une personne vertueuse et véridique, qui séjourne depuis de nombreuses années dans les Indes et qui est au courant de toutes les affaires de ce pays ; en tout ce qu'il dira, Votre Altesse Royale peut lui faire confiance, comme à un vrai serviteur de Dieu ; car je crois que Dieu l'a choisi pour arrêter tant de dégâts. »

Dans une autre lettre de la même année adressée aux régents Jiménez de Cisneros et Adrien d'Utrecht, le futur pape, cette fois signée conjointement par dix dominicains et onze franciscains de l'Île Espagnole, Las Casas est recommandé en ces termes :

« C'est un homme bon et pieux, et nous croyons que Dieu l'a choisi pour ce service ; car il n'est que trop certain qu'il est enflammé par un grand zèle pour l'amour et la justice, qu'il a renoncé au confort du monde, et qu'il est poussé par la volonté de Dieu. Et puisqu'il n'est pas exempt de persécutions et d'insultes, il est évident qu'il fait partie de ceux dont il est dit : s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. Il est crédible, et Votre Grâce peut et doit lui faire confiance. »

Dans une autre lettre des frères mendiants de l'Île Espagnole adressée à M. Xévvres, le valet de chambre influent de Charles, cette fois datable à peu près entre juin 1517 et décembre 1519, nous trouvons ceci :

« C'est une personne honnête et sincère, un serviteur et ami singulier de Dieu, qui observe sa loi avec zèle ; nous le recommandons chaleureusement à Votre Grâce, et

²² *HI* III, 397.

vous prions de lui accorder crédit, car il s'agit d'une personne qui le mérite et qui, dans ces affaires des Indes, est inspiré par rien d'autre que le désir de servir Dieu et Sa Majesté ». ²³

Il ne peut y avoir aucun doute que les frères mendiants de l'Île Espagnole, dominicains comme franciscains, ont considéré Las Casas, déjà à l'époque où il était prêtre séculier, comme le meilleur disciple de leur piété réformée.

Un prophète réaliste, compatissant et miséricordieux

Dans la période suivant sa conversion, on trouve déjà chez Las Casas, le prêtre séculier converti, cette conviction centrale mystico-politique selon laquelle on « fouette, accable, gifle et crucifie » le Christ dans les Indiens opprimés « non pas une, mais des milliers de fois ». ²⁴ Il développe alors une activité fébrile pour racheter les Indiens des mains de leurs bourreaux et pour convaincre la Couronne de ce que l'évangélisation et la colonisation pacifiques sont possibles et même plus rentables en termes économiques. Mais c'est seulement après l'échec de ces projets et son entrée dans l'Ordre dominicain à Saint-Domingue en 1522 que sa contemplation et son action prennent des formes stables et très particulières. La maxime de sa vie est désormais : « plus c'est mystique, plus c'est politique ». Les longues années d'études et de prédication, d'abord à Saint-Domingue, puis à Puerto Plata (Île Espagnole) où il a officié comme prier, le marqueront profondément.

Quand, à l'âge mur de 47 ans, il reprend la lutte politique avec sa longue *Lettre au Conseil des Indes* du 20 Janvier 1531, il peut s'appuyer sur une solide expérience mystique, élaborée théologiquement. Il prend maintenant une option réfléchie pour les Indiens, les pauvres et opprimés de son temps, qui, bien que non baptisés, appartiennent au Corps mystique du Christ ; il regarde la réalité systématiquement avec leurs yeux, comme « s'il était un Indien » ²⁵ puisque c'est aussi la perspective de Dieu ; il divise les gens en « miséricordieux / compatissants » et « sans pitié / sans compassion », et il agit par « compassion » avec les victimes et les bourreaux auxquels il voudrait annoncer d'une manière prophétique la

²³ Miguel Ángel Medina, *Una comunidad al servicio del indio. La obra de Fray Pedro de Córdoba O.P. (1482-1521)*, Madrid : Instituto Pontificio de Teología, 1983, 266 s., 287.

²⁴ *HI III*, 672.

²⁵ *OC IX*, 604.

Bonne Nouvelle de Dieu comme le Père des miséricordes ; il est finalement un prophète « priant », mais aussi un prophète qui pense et agit politiquement.

Option pour les Indiens

« L'option prioritaire pour les pauvres », dont ne cesse de parler la théologie de la libération d'aujourd'hui, n'est pas une invention nouvelle, mais une caractéristique fondamentale de l'histoire du christianisme. Même si les théologiens ne l'ont pas toujours établi aussi clairement que dans le temps présent, il y a toujours eu des témoins qui ont vécu cette option de manière impressionnante et qui ont rappelé à l'Eglise que le Christ a été envoyé par le Père, « pour porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, ... pour guérir les cœurs meurtris » (Lc 4,18), « pour chercher et sauver ce qui était perdu » (Lc 19,10), et que l'Eglise doit donc reconnaître « dans les pauvres et les souffrants ... l'image de son fondateur, pauvre et souffrant » (*Lumen Gentium* 8). Las Casas aussi a plaidé pour une telle option dans l'Eglise de son temps, non seulement au niveau du comportement miséricordieux de l'individu (les œuvres de miséricorde, etc.), mais également au niveau de la conception juridico-politique d'une société juste et miséricordieuse, comme le montre sa lutte pour les lois de protection des Indiens, et pour leur droit à l'autodétermination politique.

Quand il cherche des preuves pour justifier une telle option, il cite non seulement les passages bibliques classiques, tels qu'on les trouve dans *Lumen Gentium* 8, mais aussi les passages pertinents du droit canon qui parlent de l'obligation de l'Eglise, et en particulier des évêques, de s'occuper des :

« misérables qui ne peuvent pas se défendre et ne peuvent pas revendiquer leurs droits à cause de leur misère, c'est-à-dire en raison de leur pauvreté ou de leur désespoir, de la dégradation, ou de l'expérience ou de la crainte, ou d'une autre incapacité ». ²⁶

Le droit canon considérait comme « misérables » surtout les pauvres, les opprimés, les orphelins et les veuves. Las Casas étend ce concept à tous les peuples indiens :

« Tous les Indiens autochtones dans l'ensemble des Indes de la mer océanique, aussi bien les seigneurs et les grands que les petits et les vassaux sont absolument et sans exception les personnes les plus misérables et les plus soumises, les plus opprimées

²⁶ OC XIII, 200.

et les moins protégées, celles qui parmi toutes les créatures du monde subissent les injustices les plus graves et qui ont le plus besoin de défense, de refuge et de protection. Les misérables ce sont ceux devant lesquels même la nature rend les hommes miséricordieux – à moins qu’il ne s’agisse d’hommes brutaux et cruels. »

Un peu plus tard, il souligne à nouveau avec insistance que :

« ces peuples misérables sont les plus opprimés, les plus offensés, impuissants, vulnérables et les plus nécessiteux qu’on trouve sur cette terre ; il faut prendre part à leurs afflictions et détresses avec un maximum d’efforts, d’affection et d’efficacité ». ²⁷

La miséricorde, critère pour l’action

C’est parce que les Indiens maltraités sont des « misérables », dignes « de compassion et de miséricorde », que Las Casas y voit un critère efficace pour juger les hommes de son temps. Quand il parle des « tyrans », qui oppriment les Indiens par des *conquistas* (guerres de conquête : *ingressus* des Espagnols en Amérique) et des *encomiendas* (affectation des Indiens aux conquistadors, analogue à l’esclavage : *progressus* de la présence espagnole en Amérique), c’est à cause du manque de compassion et de miséricorde. Ainsi, dans sa *Très brève relation sur la destruction des Indes*, il est dit constamment : les Espagnols dans les Indes Occidentales « ne craignent plus ni Dieu ni le roi », ²⁸ ils « ne connaissent ni la pitié ni la compassion », ²⁹ tel que Néron avec Rome en flammes, ³⁰ « une très grande partie du genre humain a été détruite sans aucune crainte ni pitié » ³¹, etc.

Las Casas attribue le manque de compassion et de miséricorde notamment à l’avidité qui s’est incrustée dans le cœur des *conquistadors* et *encomenderos*. Car l’homme avide se caractérise par « la brutalité et la dureté du cœur, contre toute miséricorde », il lui « manque un cœur compatissant », il ne connaît « pas de pitié ». Il est « dur dans son cœur, sans aucune miséricorde..., il n’a pitié de personne, même pas de ses proches » ; homme sans pitié ni miséricorde, il fera « tout son possible » pour « corrompre les Indiens et détruire leurs vies ». ³²

²⁷ OC XIII, 200.

²⁸ *Destruction*, 48.

²⁹ *Destruction*, 50.

³⁰ *Destruction*, 51.

³¹ *Destruction*, 101.

³² OC X, 316, 321, 318.

D'un autre côté, ceux qui voient dans les Indiens des hommes opprimés auxquels il faut venir en aide agissent toujours, selon Las Casas, « par pitié ». Mais il sait, avec la sagesse populaire : « loin des yeux, loin du cœur » ; et avec Aristote il peut dire que :

« les souffrances paraissent lamentables, lorsqu'on les a sous les yeux ; celles qui se sont produites voici mille ans, ou qui surviendront dans un pareil laps de temps (et même à deux mille lieues d'ici) les hommes en frémissent, si leur mémoire a quelque force ; ou alors, il n'en ont cure, ou au moins pas autant ».³³

Et parce qu'il sait cela, il a admirablement décrit dans ses œuvres la souffrance des Indiens, afin que « tous les chrétiens [aient] encore plus de pitié envers ces peuples innocents ».³⁴ Et il indique encore un autre motif de pitié à l'origine de ses écrits, qui est la compassion pour sa patrie, la Castille :

« Moi, le père Bartolomé de Las Casas ou Casaus, dominicain, je me trouve, car Dieu est miséricordieux, à la cour d'Espagne pour essayer de chasser des Indes l'enfer et pour empêcher de périr, sans recours et à jamais, des multitudes infinies d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ : elles doivent, au contraire, connaître leur Créateur et atteindre le salut. J'agis à cause de la compassion que j'éprouve pour mon pays, la Castille, pour que Dieu ne la détruise pas à la suite des terribles péchés commis contre sa foi et son honneur et aux dépens de notre prochain, et à cause de quelques personnes importantes, jalouses de l'honneur de Dieu et pitoyables aux afflictions et aux calamités d'autrui et qui résident à la cour ».³⁵

La Bonne Nouvelle de Dieu comme le Père des miséricordes

Dieu est pour Las Casas, ainsi que pour l'Encyclique du Pape Jean Paul II *Dives in Misericordia* 2, surtout le « Père des miséricordes » (2 Co 1,3), celui dont la volonté est « que tous soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2,4), celui qui « a voulu que le monde se convertisse à la foi par la miséricorde, la douceur, la mansuétude, la paix et la bonté »,³⁶ celui qui « apercevant son fils de loin, fut touché de compassion » (Lc 15,20) ; celui qui a envoyé son Fils dans le monde « non pas pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui » (Jn 3,17), non en signe d'arrivée de la justice, « mais

³³ *Plume*, 20-21.

³⁴ *Destruction*, 112.

³⁵ *Destruction*, 112 s.

³⁶ *Plume*, 26.

de la miséricorde ». ³⁷ Un tel Dieu veut que nous annonçons son Evangile « avec douceur et miséricorde », que nous pratiquions les « œuvres de miséricorde », ³⁸ que « nous fassions preuve de miséricorde envers les pauvres », ³⁹ que nous délivrions les opprimés et secourions les affligés. ⁴⁰ La Bonne Nouvelle de la miséricorde doit être annoncée à tous, aux victimes comme aux bourreaux, mais de manière appropriée. Et c'est cela que fait Las Casas, de sorte qu'il échappe au danger d'une parole non-contraindante sur Dieu, sans sujet et en dehors de toute situation concrète.

Vis-à-vis des Indiens, il insiste sur le motif du « bon pasteur » qui est venu, non pas pour « voler, tuer et détruire », mais pour que les Indiens aient, par l'évangélisation, « la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10,7-10). ⁴¹ Las Casas rappelle en particulier aux évêques des Indes qu'ils doivent correspondre à l'idéal du « bon Pasteur » et défendre, selon le droit divin, « la libération, la défense et la préservation » de leur troupeau « sans concession et sans relâche ». ⁴² Lui-même, comme évêque, a essayé de correspondre à cet idéal.

Un tel Dieu, « Père miséricordieux » et « bon Pasteur », est profondément affecté par la souffrance des victimes de l'histoire, surtout quand, comme écrit Las Casas, « le cri de ce sang humain répandu monte maintenant jusqu'au ciel. La terre ne peut plus souffrir d'en être abreuvée ». ⁴³ Las Casas est même convaincu que, face aux atrocités commises par ses compatriotes dans le Nouveau Monde, « les anges de la paix, et Dieu même, sont en pleurs ». ⁴⁴

Mais un tel Dieu a pitié également des bourreaux qu'il veut appeler, par l'annonce de sa colère, à la conversion pressante, à l'abandon du chemin de la mort et au choix du chemin de la vie. Depuis sa longue *Lettre au Conseil des Indes* de Janvier 1531, Las Casas ne cessera de parler d'un Dieu qui « est un juge équitable » et d'évoquer la terrible journée du « tribunal divin, extrêmement juste et objectif » qui demandera à ses compatriotes, en particulier à la Couronne et aux

³⁷ OC II, 182.

³⁸ OC II, 146.

³⁹ OC II, 320.

⁴⁰ *Plume*, 21.

⁴¹ OC II, 478.

⁴² OC X, 258, cf. 258-271.

⁴³ *Plume*, 26.

⁴⁴ *Plume*, 26.

membres du Conseil Royal, « un compte rendu très exact » de l'œuvre d'évangélisation qui leur avait été confiée ; au plus tard ce jour-là, tous les méfaits viendront à la lumière, et Dieu fera justice à chacun avec amour.

La conscience du jugement à venir selon Mt 25,31-46 est, comme l'a fait remarquer Gustavo Gutiérrez,⁴⁵ l'intuition la plus centrale dans le discours sur Dieu de Las Casas. Cela l'amène non seulement à découvrir dans le souffrant, ici et maintenant, un « Christ anonyme » qu'il faut secourir par pitié et par miséricorde, mais cela l'amène aussi à l'espérance d'un jugement pour les Indiens qui souffrent innocemment, mais qui ne sont pas baptisés. Plus il vieillit, plus l'espoir réconfortant de ce jugement passe au premier plan. Il note ainsi en 1561, dans son *Histoire des Indes*, à l'adresse de Gonzalo Fernández de Oviedo, un calomniateur notoire des Indiens : « Il se pourrait que, le jour du jugement, il y en aura du côté droit plus de ceux que nous méprisons tellement ici-bas que de nous ».⁴⁶ Et dans son *Traité sur les trésors du Pérou* de la même année, il est encore plus explicite :

« Je pense qu'ils [les Indiens] pourraient tout au plus trouver une certaine consolation et un soutien dans l'idée qu'au jour du jugement, lorsque tous seront appelés et entendus, lorsque seront discutés leurs mérites et affaires, ainsi que ceux des autres peuples, lorsque seront exposées et condamnées au châtement éternel par la parole du juste juge toutes les ruses et les machinations des tyrans et l'inanité de leurs actions, apparaîtra au grand jour, sera défendue et protégée l'innocence de ceux qui ont subi du mal ici-bas par ces gens-là, à condition que d'autres péchés (pour lesquels même sans la foi il n'existe d'excuses) n'empêchent pas cela ».⁴⁷

Faire appel sans crainte à la conscience des puissants

Mais il me semble important que nous retenions du discours sur Dieu de Las Casas non seulement l'attente du jugement à venir, mais aussi le fait que ce message du jugement soit adressé habilement, d'un point de vue pastoral, aux personnes concernées. Il le comprend comme un message « libérateur » qui accorde à toutes les victimes « qui souffrent de l'injustice une espérance imperdable »,

⁴⁵ Gustavo Gutiérrez, « Memoria de Dios y teología », dans : *Las Casas entre dos mundos. Congreso teológico internacional (Lima, 26-27-28 de Agosto de 1992)*, Lima : Instituto Bartolomé de Las Casas, 1993, 27-46, 29.

⁴⁶ OC V, 2398.

⁴⁷ OC XI/1, 376.

comme « une force de consolation et d'encouragement » face à l'oppression historique, mais aussi comme un message qui rappelle aux impitoyables bourreaux de l'histoire la sévérité et la justice de Dieu. Souvent des chrétiens professionnels – comme le rappelait le document « *Unsere Hoffnung* » (Notre espérance)⁴⁸ du synode de Würzburg en 1975 – ont obscurci dans l'Eglise même le caractère libérateur propre au message du jugement, parce qu'ils l'ont annoncé haut et fort devant les petits et les faibles, mais souvent trop bas et sans insister devant les puissants de cette terre.

Las Casas suit ici la tradition des prophètes de l'Ancien Testament qui faisaient sans crainte appel à la conscience des « rois ». Il avait affaire aux rois les plus puissants de son temps, à Charles Quint et Philippe II, qui se considéraient comme les David et Salomon de l'Espagne. Aux deux, il rappela les exigences de la parole de Dieu. Un bon exemple de discours prophétique est la lettre par laquelle Las Casas dédia en 1564 son dernier ouvrage, le *Traité des douze cas douteux*, à Philippe II. Il lui rappelle que selon la Bible les rois « ne sont que des vicaires et lieutenants de Dieu pour un temps limité, les premiers serviteurs et exécuteurs de la providence divine » ; que même selon les « érudits savants de ce monde » les rois sont « comme des pères et pasteurs » pour leurs peuples ». ⁴⁹ Ensuite Las Casas affirme qu'il est appelé à révéler aux rois d'Espagne le secret de l'oppression des Indiens et que c'est pour cela qu'il a écrit ce traité dans lequel il répond entre autres à douze cas douteux qu'un confrère lui avait soumis :

« Par commandement divin j'étais obligé d'y répondre, ainsi que Pierre l'annonce en 1 Pierre 3,15-16 : , Soyez toujours prêts à la défense contre quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. Mais que ce soit avec douceur et respect ' ».⁵⁰

Las Casas comprend son œuvre comme une tâche de théologie fondamentale ! Il demande au roi d'éliminer enfin :

⁴⁸ « *Unsere Hoffnung* », dans : Gemeinsame Synode der Bistümer in der Bundesrepublik Deutschland. *Beschlüsse der Vollversammlung. Vol. 1*, Freiburg i.Br.: Herder, 1978, 84-111, 92 s.

⁴⁹ OC XI/2, 14 s.

⁵⁰ OC XI/2, 16 s.

« ces maux et de prendre un chemin totalement différent de celui pris jusqu'ici. Peut-être éliminez-vous, en suivant ce chemin, le danger dans lequel vit l'Espagne sans se soucier de ce que Dieu pourrait verser sur lui la sévérité de sa colère ... Quant à moi, j'ai décrit l'affaire comme il se doit ». ⁵¹

Un prophète priant

Las Casas implorait la miséricorde de Dieu pour les Indiens et les Espagnols avec des soupirs et des larmes. Il faisait ainsi usage d'un droit et d'un devoir fondamentaux de l'Eglise devant Dieu et les hommes : le droit et le devoir, face à l'injustice, à la souffrance et la misère, « de faire appel ,avec de grands cris' (cf. He 5,7) au Dieu de la miséricorde » et d'« implorer » sa miséricorde (*Dives in Misericordia* 15). C'est cette dimension qui le révèle comme véritable « disciple » du Seigneur. De nombreux témoignages prouvent sa pratique de la prière.

Las Casas dit de lui-même qu'il semble qu'il soit né et que Dieu l'ait destiné « à pleurer toujours les souffrances d'autrui », ⁵² des souffrances qu'il éprouve aussi profondément « que si elles étaient les [siennes] ». ⁵³ Ainsi il ne peut pas s'empêcher « d'aviser celui à [qu'il doit], après Dieu, toute fidélité, de ce [qu'il sait] convenir à son âme » ; et cela il le fait « en pouvant vivre comme d'autres vivent, sans vouloir entendre, mais peut-être pas sans risque pour leur salut. » ⁵⁴ Parmi les nombreux témoignages, nous n'en retenons ici que deux : ceux de Tomás de la Torre, son confrère et collaborateur pendant la période où il était évêque résident de Chiapa (1544-1546). De la Torre raconte que, la nuit, Las Casas passait dans sa chambre de longues heures en prière, et que ses soupirs et ses plaintes impressionnaient profondément les frères. Et quand, en 1545, Las Casas commença à être exposé à l'hostilité farouche des fonctionnaires du tribunal royal *Audiencia de los Confines*, auxquels il demanda d'arrêter les atrocités des Espagnols, comme le prévoyaient les Nouvelles Lois royales (*Leyes Nuevas*) de 1542, il aurait, selon De la Torre, imploré Dieu en larmes :

« Seigneur, tu sais quelle est mon intention et ce que je récolte, à savoir la faim, la soif, la fatigue et la haine de tous ; si je me trompe, je me trompe pour ton évangile ; mais tel que je le comprends, je pense de ne pas me tromper ; et si je ne comprenais

⁵¹ OC XII/2, 18.

⁵² *Plume*, 365.

⁵³ OC XIII, 265.

⁵⁴ *Plume*, 365.

pas bien, c'est toi, Seigneur, qui m'éclairera pour que je ne reste pas le scandale que je suis dans ce monde ». ⁵⁵

Un prophète politique

Nous savons que Las Casas ne s'est pas contenté de prier pour les Indiens et les Espagnols, il considérait comme son devoir de défendre la liberté, la justice et la paix.

De la paix, Las Casas a une compréhension biblique. Ce n'est pas une simple absence de guerre, selon la manière de la *Pax Romana*, pour laquelle hier comme aujourd'hui la dissuasion est le moyen le plus efficace pour assurer la paix. Les chrétiens devraient plutôt chercher cette paix qui est le fruit et l'œuvre « de la justice » (Is 32,17). Las Casas a combiné cette vision de la paix avec une stigmatisation implacable de la guerre, signe de son « cœur compatissant et miséricordieux », de sa capacité à percevoir la souffrance et la misère d'autrui :

« En temps de guerre, les troupeaux de bétail sont chassés, les champs ravagés, les paysans assassinés, de nombreuses propriétés construites au fil des générations sont laissées pour compte, les villes les plus prospères sont détruites pendant les guerres désastreuses ... Les lois sont muettes, l'humanité est ridiculisée, la justice n'a pas de place, la religion est bafouée ... De même, en temps de guerre, on trouve partout des mercenaires, des voleurs et des violeurs, il y a partout des incendies criminels et des meurtres. Qu'est-ce que la guerre sinon un assassinat général et le dépouillement de nombreux gens ? Plus la guerre est criminelle, plus elle s'étend, et plus des milliers d'hommes innocents sont plongés dans le plus grand malheur, des hommes qui ne sont pas coupables et qui ne méritent pas un tel mal. Et enfin, dans la guerre, les hommes détruisent leurs âmes et leurs corps et leurs richesses ». ⁵⁶

Mais Las Casas n'était pas un pacifiste irréaliste. Il critiqua la guerre et rappela aux apôtres de la foi qu'ils devaient agir comme des agneaux au milieu des loups,

« conformément au précepte que l'Eglise tient de son prince, maître et Rédempteur (Matthieu 10,16 ; Luc 10,3), comme le firent les Apôtres et selon la coutume de toute l'Eglise universelle depuis toujours ». ⁵⁷

⁵⁵ Francisco Ximénez, *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala*. 4 vols., Guatemala : Sociedad de Geografía de Guatemala, 1965, 666.776.

⁵⁶ OC II, 378, 380.

⁵⁷ *Controverse*, 260 s.

Des agneaux de l'histoire cependant, des Indiens victimes d'une expansion coloniale impitoyable, il n'attendait pas qu'ils se laissent priver de leur liberté et de leurs terres ou même abattre sans réagir ; il leur accorda au contraire, au sens d'une « guerre juste », le droit élémentaire à l'autodéfense.⁵⁸

Un regard amoureux, mystique, sur la nature du Nouveau Monde

Les explorateurs, les *conquistadors* et les missionnaires décrivent le Nouveau Monde comme un monde fabuleux qui dépasse les fantaisies les plus folles des romans de chevalerie. Leurs chroniques et rapports sont surtout l'expression de leur étonnement face à la nouveauté. Déjà Christophe Colomb en témoigne quand il écrit : « tout était si beau que ses yeux ne pouvaient s'en lasser, ni ses oreilles du chant des oiseaux et des oiselets ».⁵⁹ Le Conquistador Bernal Díaz del Castillo exprimera pareillement ses sentiments en entrant dans la capitale de l'empire aztèque : « ... en présence de cet admirable spectacle, nous ne savions que dire, sinon nous demander si tout ce que nous voyions était la réalité ».⁶⁰ Chez Las Casas nous trouvons évidemment le même étonnement. D'un côté, cet étonnement est associé à un amour du Nouveau Monde qui a transformé son regard en un regard d'amoureux, quasi « mystique » de la nature ; d'un autre côté, cet étonnement laisse transparaître l'intérêt apologétique : la défense des peuples et cultures indiens, mais aussi de la nature du Nouveau Monde contre la calomnie et le mépris.

La grâce du Nouveau Monde se fait déjà sentir de loin en mer :

« ... c'est quelque chose de merveilleux, quelle fraîcheur, quelles odeurs et arômes agréables les gens sentent-ils en s'approchant en bateau des premières îles, comme s'il y avait devant eux des roses et des fleurs ».⁶¹

Le fait que Las Casas, en évoquant un mot indien, indique entre parenthèses comment le prononcer, est un signe linguistique qui témoigne de son regard amoureux : « la dernière syllabe longue », ou « la syllabe médiane courte ». Les exagérations hyperboliques qui se trouvent un peu partout en sont un autre

⁵⁸ Cf. OC XI/2, 129-142.

⁵⁹ Christophe Colomb, *La découverte de l'Amérique. Écrits complets 1492-1505*, Paris : Édition La Découverte, 2015, 147.

⁶⁰ Bernal Díaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, éds. Denis Jourdanet (traducteur) et Bernard Grunberg, Paris : Édition La Découverte, 2009, 317.

⁶¹ OC VI, 323.

signe. Celui qui est amoureux décrit sa bien-aimée comme la plus belle, la meilleure, la plus gracieuse du monde ; il excuse les faiblesses ou ne les remarque même pas. Las Casas s'est défendu d'exagérer ou d'utiliser des hyperboles : « ... et j'insiste, vraiment, que tout ce que j'ai dit à propos de ces régions n'est pas à comprendre comme une hyperbole ». ⁶²

Mais comment comprendre, sinon comme hyperbole, que, concernant certaines provinces de l'Île Espagnole qu'il connaissait si bien par expérience personnelle, il parle non seulement de « millions de ruisseaux » qu'il avait tous vus de ses propres yeux, ⁶³ mais que, pour une seule vallée, il indique le nombre concret de :

« trente mille rivières et ruisseaux qui la décorent, l'embellissent et la rafraîchissent avec ces brises nocturnes et ces airs légers, avec la fraîcheur et la douceur de ces belles rivières, avec les eaux rapides, déchaînées et étroites qu'elles contiennent, ce qui est digne d'émerveillement » ? ⁶⁴

Le regard amoureux de Las Casas dans la description de l'Île Espagnole ressemble à celui de Don Quichotte, non seulement dans la description de Dulcinée, mais aussi dans celle de la grotte de Montesino ou des lagunes de Ruidera dans l'immensité de la *Mancha*. L'Île Espagnole et d'autres parties du Nouveau Monde se présentent à Las Casas quasiment comme un paradis. Il compare expressément la vallée « Vega Real » sur l'Île Espagnole avec les Champs-Élysées. ⁶⁵ Prenons quelques exemples de son regard amoureux, quasi mystique qu'il porte sur l'Île Espagnole.

À propos des lucioles locales il écrit :

« Il y a là-bas quelques lucioles ou oiseaux nocturnes que les Indiens appellent *cocuyos* (la syllabe médiane est longue) et que, en Castille, nous appelons *luciérnagas*, ou peut-être sont-ce des scarabées volants aux tripes pleines de lumière. Ils sont si grands que, si vous en avez un ou mieux encore deux dans la main, la prière du matin peut être dite même avec un livre des heures en petits caractères ; et j'ai prié de cette façon, comme si j'avais deux petites bougies dans la main ». ⁶⁶

⁶² OC VII, 555.

⁶³ OC VI, 312.

⁶⁴ OC VI, 324.

⁶⁵ OC VI, 323.

⁶⁶ OC VI, 293.

Cette scène – Las Casas en train de réciter le bréviaire à l'aube, à la lumière des « lucioles » – aurait vraiment mérité le pinceau d'un Francisco de Zurbarán !

Concernant les oiseaux propres à l'Île Espagnole il est dit :

« Dans ces hautes montagnes il y a des petits oiseaux de différentes couleurs, qui sont très beaux à ce qu'on dit ; je ne les ai jamais vus, mais seulement entendus et bien entendus. Chacun chante à lui seul à trois voix : je dis que chacun chante à lui seul à trois voix, ce qui est certainement une chose étonnante ; ils ne chantent pas en même temps à trois voix, mais l'un après l'autre avec des voix différentes et mélodieuses comme une soprano, un ténor et un baryton, mais tous tellement rapides et tellement lumineux et doux qu'il me semble que tous les trois chantent en même temps de trois sujets ou organes différents. On ne peut assez louer leur son doux ni l'expliquer assez clairement, sauf que c'est une musique très douce et voluptueuse. Je les ai entendus dans ces très hautes montagnes, et je témoigne que c'est quelque chose qui conduit les gens qui l'entendent pour la première fois à rendre grâce à Dieu de façon multiple et généreuse. Pour profiter de ces chants, l'homme doit d'abord apprendre à rester tranquillement assis et à écouter, car au moindre bruit ils se taisent immédiatement et peut-être même qu'ils se cachent ». ⁶⁷

Face à la beauté de la création dans le Nouveau Monde, Las Casas, qui a dû avoir une âme contemplative selon le principe mystique « trouver Dieu en toutes choses », se dit qu'aucun homme sage et intelligent, qu'il soit un philosophe curieux ou un fervent chrétien, regretterait le voyage vers l'Île Espagnole :

« le philosophe pour contempler un tel acte et une telle œuvre de la nature, resplendissant de beauté, et de s'en réjouir ; le chrétien pour contempler la puissance et la bonté de Dieu, qui créa dans ce monde visible quelque chose de tellement digne, belle et gracieuse afin que les hommes y passent un si court laps de temps de leur vie ; par une telle contemplation, le chrétien peut s'élever à la contemplation des demeures célestes, invisibles, d'une beauté incomparable, que le Seigneur a préparées pour ceux qui croient et qui font sa volonté. Dans tout cela, le chrétien peut trouver une raison pour louer constamment celui qui a tout créé ». ⁶⁸

Avoir la foi et faire la volonté de Dieu : c'est la substance de cette mystique espagnole que Thérèse d'Avila exprima par le « Sólo Dios basta » (Dieu seul suffit) !

⁶⁷ OC VI, 297.

⁶⁸ OC VI, 323.

Las Casas était-il sans pitié ?

Parmi les nombreuses allégations portées contre Las Casas de son vivant comme après sa mort, celle qui lui reproche une trop grande rigueur et une dureté impitoyable envers les Espagnols, ses compatriotes, est la plus pesante au sens théologique. Car elle donne l'impression que, dans sa lutte pour la justice et le droit, il lui manquait la bonne mesure : lui, le défenseur des Indiens avec une habile argumentation juridique, aurait tout simplement violé la maxime juridique selon laquelle *summum ius* signifierait *summa iniuria*, le suprême droit serait donc la suprême injustice. Il aurait dû savoir que ses exigences radicales de restitution ne pouvaient pas être réalisées et qu'elles aggravaient les scrupules de beaucoup d'Espagnols. Ce reproche ne tient pas compte du caractère homilétique du *Manuel pour les confesseurs* de l'évêque de Chiapa, qui est un appel pressant à la conversion adressé aux Espagnols. Las Casas, qui avait vécu le refus de l'absolution en 1512 comme salutaire, y voyait un moyen efficace pour la conversion des *conquistadors* et des *encomenderos*.

Las Casas est conscient du fait qu'il proclame un message dur en demandant la restitution complète des biens volés ou illégalement acquis comme condition du pardon des péchés dans le sacrement de pénitence (cf. Jn 6,61). Ne peut l'entendre que celui qui est prêt à fouler le sentier étroit et rocailleux « qui conduit à la vie » (Mt 7,14).⁶⁹ Mais ce dur message ne fait-il pas partie de la « Bonne Nouvelle » du Christ, telle qu'elle a été proclamée par son Église à travers les siècles ? Las Casas appuie ses demandes de restitution sur un texte de saint Augustin qui se trouve dans le canon « *Si res aliena* » de la compilation des lois de Gratien :

« Celui qui conseille à un homme de ne pas restituer un bien illégalement volé et qui n'oblige pas celui qui vient le voir à le restituer, dans la mesure du possible, est complice de la fraude et du crime. Car nous agissons avec plus de miséricorde si nous retirons notre aide à de tels gens que si nous la leur accordons ».⁷⁰

Et en référence au canon « *Non potest* » de la même compilation, Las Casas souligne :

« Il ne faut pas diminuer la sévérité ou avoir pitié envers des criminels qui n'arrêtent pas leurs crimes et restent dans leur attitude incorrigible et impénitente ... Ne gra-

⁶⁹ OC X, 378 ; OC XIII, 214.

⁷⁰ OC X, 387.

tifions pas les entêtés en leur assurant l'impunité, car il ne faut pas être miséricordieux envers ceux qui restent entêtés dans le mal, comme on le ferait pour ceux qui se repentent ». ⁷¹

En plus, on ne doit jamais oublier que Las Casas a conseillé à Charles en 1542, avant la publication des Nouvelles Loïs, de proposer un compromis (tout à fait raisonnable) aux *encomenderos*.

La demande de restitution de Las Casas est moins l'expression d'une sévérité excessive que le signe de son amour plein de miséricorde envers les criminels : il veut leur montrer, sur le terrain du tutorisme moral du Moyen Âge (« *in dubio pars tutior eligenda est* », c'est-à-dire en cas de doute, il faut choisir la possibilité moralement la plus sûre, et la restitution a été cette possibilité « sûre »), le chemin de la repentance et du salut. A son époque, beaucoup pensaient que, pour obtenir le salut, il serait suffisant d'accomplir des actes de pénitence ou d'inclure dans son testament « des œuvres de miséricorde », financées par la richesse accumulée illégalement. Las Casas commente, avec une ironie mordante, cet abus de la miséricorde de Dieu, auquel nous devons le magnifique intérieur d'un grand nombre d'églises en Amérique latine et en Espagne :

« Comme s'ils avaient longtemps comme des ermites au désert pratiqué une pénitence rigoureuse, ils confessent que Dieu est miséricordieux et compatissant, qu'il ne leur imputera pas les mauvaises actions qu'ils commettent contre Dieu et leurs prochains. Ils stipulent dans leurs testaments que, pour la rémission de leurs péchés, ils donnent une certaine somme pour vêtir dix pauvres ; ou ils demandent que l'on dise trois ou quatre messes ». ⁷²

Las Casas a-t-il vraiment échoué ?

À la fin de sa vie, Las Casas pense qu'il a échoué parce qu'il n'a pas pu obtenir la restitution du pouvoir usurpé et de l'argent pillé. Il est pleinement conscient des crimes de l'Espagne dans le Nouveau Monde et il voit, à la lumière des coordonnées bibliques de sa théologie de l'histoire, des nuages sombres à l'horizon : il a peur que Dieu le punisse à cause du peu d'utilité de ses propositions due à sa négligence ; il craint que Dieu « foudroiera l'Espagne de sa fureur et de son ire », si nous ne nous convertissons pas et ne rendons pas justice aux peuples indiens, parce que l'Espagne tout entière « a profité directement ou indirectement des

⁷¹ OC XI/2, 197.

⁷² *Unique manière*, 116-117.

richesses sanglantes, usurpées et mal acquises, à l'aide de tant de massacres de ces peuples » ; et il craint aussi que le repentir se fera trop tard ou jamais, en raison « de l'aveuglement que Dieu a enduré des grands et des petits, et principalement de ceux qui se veulent et ont la réputation d'être sages et savants, et qui se targuent de commander le monde ». ⁷³ C'est ainsi que Las Casas interpréta le projet espagnol de la monarchie universelle à la fin de sa vie. Mais le prophète qui tenait à l'unité de la politique, du droit et de la morale, a-t-il vraiment échoué ?

Je ne crois pas. Lui et les autres représentants du parti des frères mendiants ont rendu la législation de l'empire colonial espagnol plus humaine, et ils ont ainsi empêché le pire. Non seulement les Nouvelles Loïs, mais presque toute la législation espagnole sur la protection coloniale qui, au moins sur le papier, est sans égale, repose sur des propositions concrètes de missionnaires qui travaillaient sur le terrain et qui étaient donc les mieux placés pour se rendre compte des abus. Le résultat, c'est la survie de dizaines de millions d'Indiens et de métis dans l'(ancienne) Amérique espagnole, tandis qu'ils ont pratiquement disparu dans l'Amérique anglo-saxonne. L'intuition du parti des frères mendiants, selon laquelle l'avenir de l'Eglise se trouve moins en Europe que chez les peuples nouvellement découverts, est devenue de nos jours une réalité. Dans la situation mondiale actuelle du christianisme, marquée après Vatican II en particulier par l'irruption des pauvres dans l'Eglise et la croissance prometteuse des Eglises jeunes, nées grâce à la mission coloniale, l'Eglise devrait garder vivante la mémoire de témoins tels que Bartolomé de Las Casas.

L'action d'un prophète ne se laisse finalement pas mesurer au « succès » qu'il a pu remporter, mais au fait de savoir s'il a fait ce que la religion de liberté, de justice et de miséricorde exige. Le prophète miséricordieux Las Casas a témoigné sans équivoque de ce « que le Dieu des chrétiens n'oublie pas les pauvres, qu'il trouve un plaisir tout particulier en eux et les garde dans sa vision ». ⁷⁴

⁷³ *Plume*, 403-404.

⁷⁴ Jakob Baumgartner, « Gottes Wohlgefallen an den Armen. Las-Casas-Rezeption heute », dans : *NZM* 50 (1994) 207-222, 222.

Un prophète et une pierre d'achoppement

Las Casas est, comme le dit Marie-Dominique Chenu,⁷⁵ avant tout un « prophète au sens biblique du mot », c'est-à-dire quelqu'un qui est appelé par Dieu (*nabi*), qui rappelle avec insistance à ses contemporains – que ce soit à temps ou à contretemps – les exigences de la Parole de Dieu. Le vrai prophète chrétien « n'a pas d'armes », il n'a que la force de la parole. Mais celle-ci a, chez Las Casas, le tranchant d'une épée. Las Casas ne s'est jamais désigné lui-même comme prophète. Il était pourtant conscient jusqu'à sa mort d'avoir été envoyé par Dieu pour révéler « auprès des rois et du monde » la vérité sur le traitement des Indiens par les chrétiens.⁷⁶ Certes, le langage employé par Las Casas a des intonations « à la Don Quichotte ». Mais il ne s'agit jamais d'une « quichotterie » vaniteuse ou loin de la réalité, mais de la conscience d'être responsable devant Dieu de la tâche prophétique qui lui avait été confiée.

A notre époque, Las Casas est pour les uns un calomniateur paranoïaque de sa patrie (ainsi le jugement de l'historien espagnol Ramón Menéndez Pidal à l'époque de Franco ou de María Elvira Roca Barea aujourd'hui), et pour les autres « un honneur pour le genre humain » (c'est ainsi que l'a appelé Gabriela Mistral, lauréate chilienne du prix Nobel de littérature). Or il fut déjà au XVI^e siècle une pierre d'achoppement.

Toribio de Benavente, surtout connu sous le nom de « Motolinia » (le pauvre ou le misérable dans la langue véhiculaire des Aztèques) et l'un des premiers « douze » apôtres franciscains de la Mission au Mexique, adressa le 2 janvier 1555 une lettre à Charles Quint, dans laquelle il appelait Las Casas ironiquement « un voyant hâbleur ou prophète » parce qu'il annonça le jugement de Dieu sur l'Espagne si on n'arrêtait pas les *conquistas* et *encomiendas* ainsi que la mission sous contrainte.⁷⁷ Il se montre surpris de ce que l'empereur ait pu supporter à la Cour « un homme aussi gênant, agité, impétueux, rebelle et belliqueux en habit religieux ... que Las Casas – mal éduqué, offensant, dangereux et instable ».⁷⁸

⁷⁵ Marie-Dominique Chenu, *La Parole de Dieu. Vol. 2: L'Évangile dans le temps*, Paris : Cerf, 1964, 208.

⁷⁶ OC IV, 1287.

⁷⁷ Toribio de Benavente (Motolinia), *Historia de los Indios de la Nueva España*, éd. Claudio Esteva, Madrid : Historia 16, 1985 (Crónicas de América 16), 310.

⁷⁸ Benavente, *Historia* (annotation 77), 332.

Mais abstraction faite de ce que le naïf Motolinia ait été blâmé pour ce pamphlet de la part de ses propres supérieurs religieux (!) de sorte que, jusqu'à sa mort en 1569, il ne s'immisça plus dans la controverse américaine, il ne faut pas oublier qu'un autre membre de la famille franciscaine et meilleur élève de Motolinía, à savoir Jerónimo de Mendieta, a réajusté quelques décennies plus tard (1596) l'image que les franciscains pieux du Mexique se faisaient de Las Casas, eux qui avaient été ses meilleurs alliés dans la lutte contre l'exploitation coloniale des Indiens, avec l'éloge suivant :

« Comme nous sommes maintenant en train de nous souvenir de ceux dignes d'être gardés en mémoire, parce qu'ils ont travaillé fidèlement et à la manière des Apôtres pour la conversion des Indiens, nous avons toutes les raisons de nous souvenir de celui qui, parmi tous les religieux, a travaillé et obtenu le plus. Ce fut l'évêque de Chiapa, Don Fray Bartolomé de Las Casas de l'Ordre de Saint Dominique. Déjà avant son entrée dans l'Ordre, comme prêtre séculier sur l'Île Espagnole, il pleura devant la miséricorde divine, avec un zèle très chrétien et pieux, la grande destruction et la dévastation que causaient nos Espagnols parmi les indigènes de ces régions, et il en référa au Roi catholique [Ferdinand] peu avant la mort de celui-ci, et devant Don Carlos [Charles Quint], son petit-fils, empereur très heureux ; plus tard, devenu moine et évêque, il renonça à son évêché pour pouvoir être le défenseur des Indiens à la Cour ; là, il travailla pendant 22 ans dans de grandes difficultés, efforts et hostilités ; renseigné par certains de ses frères, mais surtout par les franciscains en Nouvelle-Espagne sur les blessures et les dommages subis par les Indiens nouvellement convertis, il veilla avec son esprit alerte à ce que beaucoup de ces maux fussent réparés, mais surtout que les Indiens en esclavage fussent relâchés et qu'à l'avenir il n'y eût plus d'esclaves. Et sur la libération des Indiens et le bon gouvernement qu'il fallait leur donner, et sur ce que nos rois sont obligés de faire pour leur défense et leur protection, il écrivit de nombreux traités en latin et en espagnol, tous basés sur des arguments tirés de la loi divine et humaine, comme il se doit pour un homme savant et versé dans toutes les bonnes sciences. Je suis convaincu, sans aucun doute, qu'il a une place particulière dans la gloire du ciel et qu'il porte une couronne très glorieuse : à cause de la faim et de la soif de justice qu'il a éprouvée ici, et en raison de la très sainte et persévérante ardeur avec laquelle, jusqu'à sa mort, il a tout enduré pour l'amour de Dieu et s'est engagé en faveur des pauvres et des nécessiteux qui, autrement, n'avaient personne pour les aider et les secourir. Il a trouvé de nombreux successeurs, parce qu'il disait la vérité avec franchise ». ⁷⁹

⁷⁹ Mendieta, *Historia* (annotation 5), vol. 2, 12 s.

On pourrait recueillir des témoignages similaires provenant de tous les siècles, surtout du XVIIe et du XXe. Que ceux présentés ici suffisent pour appuyer l'expérience constamment renouvelée dans l'histoire du christianisme : celui qui, comme Las Casas, essaie de réaliser, face à l'injustice criante, le programme messianique du Christ proclamé dans la synagogue de Nazareth (cf. Lc 4,18 s.) – et ceci non seulement de manière « caritative » mais aussi « politique » au sens de la lutte pour la justice et le droit en faveur des victimes de l'histoire – y compris l'appel à la conversion des auteurs du mal, celui-là scandalise et devient en tant que prophète une pierre d'achoppement.

La religion de la miséricorde

Nous avons déjà souligné que, d'après Las Casas, Jésus-Christ a été envoyé dans le monde comme l'arrivée non pas d'abord de la justice, mais « de la miséricorde ». ⁸⁰ Quand Las Casas cherche une définition pratique du christianisme, il la trouve dans le *De vita christiana* (Sur la vie chrétienne) de l'époque de saint Augustin :

« On tiendra pour chrétien celui qui exerce la miséricorde à l'égard de tous, qui souffre de l'injustice faite aux autres, qui ne tolère pas qu'un pauvre soit opprimé en sa présence, qui vient à la rescousse des nécessiteux, qui aide ceux qui sont en détresse, qui est affligé avec les affligés, qui éprouve la douleur d'autrui comme si c'était la sienne, qui pleure en voyant les larmes d'autrui ». ⁸¹

Las Casas ne pense pas seulement ici aux « œuvres de miséricorde », mais aussi à un christianisme marqué par la souffrance de l'humanité, « des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent » (*Gaudium et spes*, 1) et qui s'engage pour la justice et le droit.

Traduit de l'allemand par Gabriele Nolte.

⁸⁰ OC II, 182.

⁸¹ OC II, 430, 432.

Autoren – auteurs

François-Xavier Amherdt, Professeur ordinaire de théologie pastorale, pédagogie religieuse et homilétique et Vice-directeur du Centre d'études pastorales comparées (CEPC), Faculté de théologie de l'Université de Fribourg.

Anton A. Bucher, ordentlicher Universitätsprofessor für Religionspädagogik und stellvertretender Fachbereichsleiter Praktische Theologie, Universität Salzburg.

Mariano Delgado, ordentlicher Professor für Kirchengeschichte und Direktor des Instituts für das Studium der Religionen und den interreligiösen Dialog (IRD), Theologische Fakultät der Universität Freiburg i. Üe.

Kristin De Troyer, Universitätsprofessorin für Altes Testament und stellvertretende Fachbereichsleiterin Bibelwissenschaften und Kirchengeschichte, Universität Salzburg; Honorarprofessorin für Hebräische Bibel, Universität St. Andrews, Schottland.

Hureyre Kam, stellvertretender Professor für Islamische Studien / Islamische Theologie, Akademie der Weltreligionen, Universität Hamburg.

Martin Klöckener, ordentlicher Professor und Direktor des Instituts für Liturgiewissenschaft, Theologische Fakultät der Universität Freiburg i. Üe.

Salvatore Loiero, ordentlicher Professor für Pastoraltheologie, Religionspädagogik und Homiletik und Direktor des Zentrums für vergleichende Pastoraltheologie (ZvP), Theologische Fakultät der Universität Freiburg i. Üe.

Joachim Negel, ordentlicher Professor für Fundamentaltheologie und Direktor des Instituts für Ökumenische Studien, Theologische Fakultät der Universität Freiburg i. Üe.

Thomas Schumacher, ordentlicher Professor für Neues Testament, Theologische Fakultät der Universität Freiburg i. Üe.

Werner Wolbert, emeritierter Universitätsprofessor für Moralthologie, Universität Salzburg.



Le signet de Schwabe Verlag est la marque d'imprimeur de l'officine Petri, fondée à Bâle en 1488 et origine de la maison d'édition actuelle. Le signet se réfère aux débuts de l'imprimerie et fut créé dans le périmètre de Hans Holbein. Il illustre le passage de la Bible de Jérémie 23,29: «Ma parole n'est-elle pas comme un feu, dit l'Éternel, et comme un marteau qui brise le roc?»

THÉOLOGIE PRATIQUE EN DIALOGUE PRAKTISCHE THEOLOGIE IM DIALOG

Was bedeutet das Prinzip Barmherzigkeit für die Theologie? Im vorliegenden Band nähern sich Expertinnen und Experten aus den exegetischen, kirchengeschichtlichen, systematischen und praktisch-theologischen Disziplinen der Theologie dieser Frage an.

Que signifie le principe miséricorde pour la théologie ? Dans le présent ouvrage, des expert-e-s des disciplines de l'exégèse, de l'histoire de l'Église et de la théologie pratique se penchent sur cette question d'importance pour la vie de l'Église.

Salvatore Loiero ist ordentlicher Professor für Pastoraltheologie, Religionspädagogik und Homiletik und Direktor des Zentrums für vergleichende Pastoraltheologie am Departement für Praktische Theologie der Theologischen Fakultät der Universität Freiburg i. Ü.

François-Xavier Amherdt est professeur ordinaire de théologie pastorale, pédagogie religieuse et homilétique, et président du Département de théologie pratique à la Faculté de théologie de l'Université de Fribourg.

SCHWABE VERLAG

www.schwabe.ch

ISBN 978-3-7965-4257-2



9 783796 542572